

Pour citer cet article : McIntosh-Varjabedian, Fiona, « Espionnage, femmes fatales et vieille noblesse : une autre vue de la Seconde Guerre mondiale », *Les Grandes figures historiques dans les lettres et les arts* [en ligne], 07-2015, URL : <http://figures-historiques.revue.univ-lille3.fr/n-4-2015-issn-2261-0871/>.

Fiona McIntosh-Varjabédian
Université Lille 3-Alithila

Espionnage, femmes fatales et vieille noblesse : une autre vue de la Seconde Guerre mondiale

Clare Mulley, *The Spy Who Loved, The Secrets and Lives of Christine Granville, Britain's First Female Special Agent of World War II*, Londres, MacMillan, 2012, 426 p. Réédité en 2014 : New York, St. Martin's Griffin, reprint, mai 2014

Andrew Morton, *17 Carnations, The Windsors, the Nazis and the Cover-up*, Londres, Mickael O'Mara Books Limited, 2015, 370 p.

Deborah Cadbury, *Princes at War : The British Royal Family's Private Battle in the Second World War*, Londres, Bloomsbury Publishing PLC, 2015, 423 p.

Des ingrédients privilégiés, l'espionnage, les femmes fatales, des personnages issus de la noblesse et la Seconde Guerre mondiale, composent l'attrait le plus visible de ces biographies qui jouent pleinement sur la fibre romanesque et dont on pourrait facilement envisager prochainement les adaptations cinématographiques. Mais malgré une matière similaire, pour l'ouvrage de Mulley qui met en scène une Polonaise, fille d'un père noble désargenté et d'une mère juive, engagée dans la résistance polonaise avant de rejoindre la Grande Bretagne, ou tout à fait semblable pour ceux de Morton et de Cadbury qui se focalisent sur l'affaire d'Edward Windsor et de Wallis Simpson, on note des variations très sensibles dans le traitement même de ce qui est censé accrocher l'intérêt du grand public, à savoir les opérations clandestines et les amours des agentes, catégorie dont ferait potentiellement partie Wallis Simpson devenue la Duchesse de Windsor.

Des trois biographies c'est certainement le travail d'Andrew Morton qui est le moins soucieux des sources primaires, puisque l'essentiel de ses notes témoigne d'un travail de compilation. Quoi d'étonnant à cela ? Morton est le biographe, les titres précisent souvent « non autorisé » pour mieux suggérer un parfum de scandale, des stars Angelina Jolie, Tom Cruise, de Madonna également, ainsi que de membres de la famille royale, William et Kate, et sans compter sa biographie la plus populaire, celle de Diana. Le sexe et les secrets honteux, c'est en partie sa marque de fabrique et la source de son succès planétaire, comme en témoigne enfin l'ouvrage sur Monica Lewinsky qui secoua la présidence Clinton.

Clare Mulley a, elle, des centres d'intérêt qui semblent la diriger vers les grandes figures authentiquement héroïques, comme en témoigne son *The Woman Who Saved the Children : A Biography of Eglantyne Jebb*, pionnière de l'aide à l'enfance, publié à l'occasion des quatre-vingt-dix ans de l'organisation *Save the Children* et des vingt ans de la Convention des États-Unis sur le droit des enfants¹. Moins édifiante peut-être, Christine Granville avec son courage sans défaut et son héroïsme fait néanmoins partie de cette veine : Mulley a d'ailleurs obtenu le prix *bene merito* du ministère des affaires étrangères polonaises pour avoir fait connaître cette grande figure méconnue².

Enfin Deborah Cadbury, productrice de films documentaires à la télévision et auteur de livres à ses heures, est une vulgarisatrice de talent qui s'intéresse aussi bien aux questions environnementales qu'à l'histoire, avec notamment *The Lost King of France : Revolution, Revenge and the Search for Louis XVII, Seven Wonders of the Industrial World*, et comme héritière de la famille Cadbury *Chocolate Wars : The 150-Year Rivalry Between the World's Greatest Chocolate Makers*.

Des trois, c'est donc Clare Mulley qui, par sa formation universitaire même, adopte le

¹ https://en.wikipedia.org/wiki/Clare_Mulley, <http://www.claremulley.com/about/>

² <http://www.british-weekly.com/?p=15425>

plus la posture de l'historienne, au sens où elle met en évidence de nombreux documents originaux, tandis que les biographes plus implantés dans la sphère médiatique sont partis avant tout de pièces déjà exploitées, même si, notons-le, Cadbury renvoie davantage que Morton aux documents de première main.

Si on peut considérer que la forme biographique qui suit l'histoire d'une vie *ab ovo* jusqu'aux derniers moments constitue la forme la plus classique du genre, on constate que l'itinéraire de Christine Granville suit ce schéma attendu, dont le caractère conventionnel tranche avec l'existence fort peu conventionnelle, elle, de la résistante et espionne polonaise. Le premier chapitre part de la naissance de Christine (Krystyna) Janina Skarbek en 1908 et tente de reconstituer la chronologie des faits, depuis sa naissance même, car son rôle d'espionne l'a amenée à changer son nom polonais et ses papiers de naissance, jusqu'à sa mort sous les coups d'un ancien amant psychotique éconduit en 1952. La biographie cherche à mettre en avant surtout le charme de cette personnalité hors du commun qui s'est épanouie au milieu des risques et de l'excitation de la guerre. Son caractère ne convenait guère aux attentes de la société civile pour les femmes de la petite noblesse désargentée notamment, que ce soit par son goût pour l'action, sa liberté sentimentale ou son besoin d'indépendance. Mais au-delà des anecdotes qui remémorent ses exploits d'agent, Christine Granville est une figure attachante en raison de sa loyauté, et au travers d'elle et d'Andrzej Kowerski, son *alter ego* masculin, Clare Mulley dessine un portrait fort flatteur de la résistance polonaise et plus particulièrement de l'action des élites, ce qui contraste, on le verra au cours de ce compte rendu, avec les ambiguïtés d'une certaine noblesse anglaise. Ces personnages rendent le sort de la Pologne très émouvant et à la fin de l'ouvrage on ne peut que s'accorder avec l'auteur sur la culpabilité britannique qui a trahi son allié et livré le pays à Staline à la fin de la guerre. Ce sont sûrement ces aspects de la biographie qui a valu à l'auteur la reconnaissance officielle des autorités polonaises. L'action de Christine Granville, en Pologne ou au milieu du Vercors, donnent lieu à de belles pages très émouvantes et très évocatrices qu'on pourrait conseiller aux professeurs d'histoire pour leurs classes, si tant est bien sûr qu'elles puissent être traduites un jour en français. L'héroïsation du personnage de Granville, au nom notamment des valeurs modernes qu'elle représente, ne sert pas à occulter l'existence de résistants plus modestes mais au contraire, permet de rehausser par petites touches la véritable valeur de ces décisions personnelles et dangereuses qui ont conduit certains à faire face à l'ennemi, à le freiner dans ses opérations et à saborder autant qu'il était possible sa terrible marche en avant. Clare Mulley fait comprendre l'urgence du temps, quand les renforts viennent trop tard et que les sacrifices semblent bien absurdes, tant il n'eût fallu qu'une météo plus favorable pour que le désastre du Vercors n'eût pas eu lieu ; elle fait ressentir la frénésie de l'action jusqu'à l'acmé de la victoire et au désenchantement de l'après-guerre. Certes, le sort de Granville a été plus enviable que celui de ses compatriotes restés en Pologne, souvent exterminés par le nouveau pouvoir qui voulait faire table rase des anciennes élites traditionnelles, mais l'absence de reconnaissance véritable, ou sinon de façon tardive, par les autorités britanniques de la valeur de son action tiennent à la fois à sa nationalité et à son statut de femme. Après la guerre, plus besoin de femmes d'action, ce qui est attendu c'est bien le retour à la « normalité ».

Bien que le Duc de Windsor soit central dans les narrations de Cadbury et de Morton, les limites chronologiques sont à peu près les mêmes que pour la biographie de Mulley, et n'ont pas pour *terminus ad quem* la mort du duc et de la duchesse en 1972 et en 1986 respectivement. En effet, les années 50 marquent un tournant, une volonté d'enterrer une partie des secrets de la guerre ou de se tourner vers une nouvelle ère marquée par l'avènement d'une nouvelle souveraine. Cette coupure est tellement forte que la biographie même cesse d'être le guide de la narration dans les ouvrages de Morton et de Cadbury, et le trait est peut-être plus marqué dans le cas de Morton car il semble transformer l'objet initial de l'ouvrage. Je m'explique. Morton à la différence de Cadbury focalise son ouvrage sur Edward VIII. Si l'action commence par sa figure de « Peter Pan Prince » adulé pendant les années 20 par les foules féminines en raison de son physique d'acteur de cinéma, de son action pendant la guerre et son statut de célibataire, la narration procède par analepses qui permettent de broser un portrait psychologique et de suivre un schéma d'explication d'inspiration psychanalytique, même si ce n'est pas dit explicitement : le conflit avec son père George V, une mère peu aimante, une sexualité tardive, la peur des femmes, une possible bisexualité, le traumatisme de l'exécution de la famille du Tsar et surtout du Tsar lui-même, « portrait surréel de son propre père », exécution qui lui inspire un anti-bolchévisme primaire, la mort de son frère artiste, la guerre elle-même, tout est mis en place pour expliquer son *Weltschmerz* qui est comparé

à celui du Prince Charles avec, nous dit Morton, dans les deux cas un même goût exagéré pour le risque. Le mal-être profond est lui-même convoqué pour expliquer l'emprise de Wallis sur un Prince en manque de confiance. Dès que les Nazis arrivent au pouvoir, ils semblent comploter pour organiser le mariage d'Edward avec une princesse allemande. Hitler est qualifié d'entremetteur. Morton suggère plus que lourdement que Wallis serait une agente des Allemands : le titre, « les dix-sept œillets », serait une référence aux fleurs offertes par Ribbentrop en souvenir des dix-sept nuits qu'il aurait passées avec elle. Mais le plan initial d'en faire une maîtresse de l'ombre tout acquise aux Allemands aurait échoué par le choix improbable d'Edward VIII d'abdiquer. La narration suit donc les deux personnalités troubles de l'ex-roi et de son ex-maîtresse après l'abdication et leur voyage en terres nazies, puis pendant la guerre elle-même, il traite essentiellement de la première partie en Espagne et au Portugal, et des relations avec les industriels pro-allemands américains, avant de changer d'objet principal à la fin du conflit. C'est donc Antony Blunt, le grand aristocrate et l'agent soviétique, qui prend les devants de la scène et qui, ironiquement, est envoyé en mission en Allemagne pour protéger les secrets de l'ancien roi. L'ouvrage se termine par quelques références aux opinions politiques du duc de Windsor dans l'après-guerre et une seule conclusion s'impose, il n'a rien appris. Cette construction en deux volets distincts change la nature de la biographie. Windsor n'a plus rien d'intéressant à offrir après la guerre et les nouveaux scandales qui sont offerts au public ne sont pas les siens, mais ceux d'un gouvernement britannique soucieux de préserver la monarchie coûte que coûte.

Morton procède à grands traits. L'exactitude minutieuse est moins importante que les détails suggestifs. Ainsi le dernier mari de Wallis, Ernest Simpson, est présenté comme un anglophile convaincu qui aurait été flatté de l'espèce d'alliance royale avec sa femme. Pour aller aux sources de son anglophilie, Morton dit qu'il a beaucoup lu dans sa jeunesse les « romans claustrophobiques de Dickens », les rêves d'empire de Rudyard Kipling et *Winnie le Pooh* ; vu qu'A. A. Milne a publié ce dernier ouvrage en 1926, cela voudrait dire qu'Ernest Simpson l'aurait lu dans son enfance à... 31 ans. Mais pour le lectorat américain ce sont des œuvres typiquement anglaises et cela suffit. Comme suggéré plus haut, l'auteur se plaît à créer des liens avec sa biographie de Diana : l'anorexie du prince et de la princesse, les amours contrariés des deux princes de Galles, les difficultés à entrer dans la famille royale pour les étrangères au clan, ce sont des motifs qui apparaissent comme autant de clins d'œil à destination du grand public. Toutes les rumeurs qui ont circulé trouvent leur place dans la biographie et si on compare la manière dont ils apparaissent dans la biographie de Cadbury on comprend à quel point Morton aime à en rajouter, tant sur la bisexualité du Duc de Kent, le plus jeune de la fratrie royale, que sur les expériences sexuelles orientales de Wallis Simpson. Le biographe des stars met longuement l'accent sur les sympathies pro-nazies du Duc de Kent et met en rapport ses sympathies avec sa mort mystérieuse en Écosse, toujours sur un mode qui lui permet d'éviter les procès en diffamation, mais de façon beaucoup plus univoque que Cadbury.

Celle-ci s'intéresse davantage à la fratrie dans son ensemble et reconnaît certes la proximité idéologique entre l'aîné et le benjamin, mais alors que le premier a continué à œuvrer pour la paix avec les « cousins » allemands pendant la guerre, le second semble adopter la même ligne politique que le nouveau roi, George VI, et semble s'être engagé sincèrement contre le nazisme dès que le conflit a effectivement éclaté. Le récit de Cadbury ménage des petites zones d'ombre, des incertitudes qui permettent effectivement une lecture plus noire des faits, mais l'une préfère la nuance, tandis que Morton tisse des corrélations qui servent à alimenter le goût pour le scandale et les complots, au lecteur d'en tirer les inférences et décider si le duc de Windsor était coupable de collusion avec l'ennemi ou dupe de la situation. Mais ces inférences sont purement rhétorique, le procès et les pièces du dossier vont dans un seul sens : la bêtise et la culpabilité de l'héritier à la couronne.

Cadbury quant à elle trace les contours d'une sorte de biographie multipolaire : les personnages principaux, présentés sous la rubrique de *Dramatis personae*, se composent des quatre frères, Georges VI d'abord, né Prince Albert duc d'York ; Edward VIII, devenu duc de Windsor, connu sous le nom de David par sa famille ensuite ; puis le Prince Henry, Duc de Gloucester, le moins connu, et enfin le Duc de Kent, le playboy de la famille, né sous le nom de Prince George. À tous ces princes, Cadbury adjoint les épouses, puis, dans un groupe séparé, les descendants allemands de la Reine Victoria, les Hesse d'abord, puis les Saxe-Cobourg et Gotha. Enfin, sont mentionnés les amis, souvent douteux, du Duc et de la Duchesse de Windsor, puis les amis, plus recommandables, de George VI et enfin Churchill qui est une catégorie à part à lui tout seul. La narration à proprement parler commence par un prologue, véritable instantané de la

royauté européenne en 1910, rassemblée derrière la dépouille d'Edward VII, avant que la Première Guerre mondiale vienne balayer cet ordre ancien, symbolisé par ces descendants de la reine Victoria qui dirigent l'Europe de l'Atlantique à l'Oural. Puis, Cadbury effectue un saut temporel et entraîne le lecteur en 1936, au moment de l'abdication royale.

Cette composition rompt fortement avec une méthode qui se voudrait généalogique : elle étudie les réactions face aux événements, plus qu'elle ne tente d'expliquer par une psychologie des profondeurs les motivations des uns et des autres. Ainsi au moment de l'abdication, Edward est présenté comme « parfaitement calme », le Duc d'York et bientôt nouveau roi se caractérise par son sentiment de répulsion face aux papiers de l'abdication, Henry commente platement que désormais tout est différent et enfin le benjamin, lui, est en retard. À partir de ces aperçus, l'auteur fait de brefs retours en arrière et des récapitulations, pour se centrer plutôt sur Albert et sur son calvaire : comme l'annonce la couverture, il s'agit de dévoiler ce qui s'est passé après les faits relatés dans le film *Le Discours du roi* et en particulier sa peur maladive de prononcer des discours, avant de se refocaliser sur Edward et sur l'affaire Wallis Simpson, puis sur le Prince George, arrivé tardivement dans la chambre octogone de l'abdication. Enfin, le point de vue s'élargit au « King's party », à ceux qui refusent l'abdication, des nobles et des élites favorables à l'Allemagne nazie et au fascisme pour la plupart. Ainsi la narration fait le tour des *dramatis personae* présentés à l'ouverture et joue sur les parallèles et les correspondances.

La méthode laisse plus de place à l'actualité politique britannique qu'elle n'en a dans l'ouvrage de Morton. L'histoire collective se trouve tissée à l'histoire intime et à des scènes presque impressionnistes, faites de petites touches et de détails. Là où Morton explique les faits par la psychologie du seul Edward, Cadbury met l'accent sur le sens symbolique de l'abdication, crise monarchique du même ordre, selon l'auteur, que la mort de Charles I^{er} en son temps. Le mythe de l'amour absolu entre Wallis et Edward est fermement attaqué, tant par la faiblesse et l'indifférence égoïste d'Edward pour son pays au bord de la défaite et de la ruine, que par le ménage à trois que le Duc et la Duchesse de Windsor ont formé après guerre avec Jimmy Donahue. S'il s'agit d'une matière romanesque, on peut dire que l'ex-monarque y jouerait le rôle d'anti-héros, tandis que les pâles Albert et Henry prennent tous deux leur revanche dans l'Histoire et deviennent les héros improbables de la Seconde Guerre mondiale. Le Prince George, figure scandaleuse de l'entre-deux-guerres (drogue, chantages et bisexualité affichée) devient apparemment une icône repentie, marié à la Princesse Marina de Grèce, engagé dans le conflit aux côtés du nouveau roi Georges VI. Les doutes néanmoins demeurent sur sa dernière expédition et sur sa mort, mais comme je l'ai déjà indiqué, Cadbury fait écho aux soupçons sans s'y appesantir.

Pour ce qui est de l'immédiat après-guerre, il va sans dire que Cadbury se montre moins critique des tentatives du roi et du gouvernement pour couvrir les agissements du Duc de Windsor, cela tient essentiellement à la manière dont l'auteur présente un roi épuisé à la fin du conflit, rendu malade par une tâche qui était trop grande pour lui. Pour Cadbury, son engagement tient clairement du sacrifice personnel, du don total d'un monarque à sa nation. Dans ce portrait d'après-guerre, les sympathies politiques de Morton et de Cadbury semblent des plus claires.

La matière de ces deux biographies sur le Prince Edward est donc romanesque non seulement par la place du scabreux et la fascination trouble qu'il peut susciter, mais surtout parce que l'Histoire n'y tient qu'à un fil. Sans l'abdication d'Edward, la Grande Bretagne aurait plié devant le nazisme. C'est pour cette raison que, dans un roman cette fois, D.J. Taylor examine, dans *The Windsor Faction* (2015), l'éventualité que Wallis soit morte en 1936 et qu'Edward n'ait pas eu à abdiquer, le pays en guerre est travaillé alors par une faction pro-nazie soutenue au plus haut niveau.

Les trois biographies sont destinées à un large public et leurs ressorts en font des ouvrages de vulgarisation. On est dans la tradition de l'Histoire comme procès dans la mesure où la narration laisse place à des jugements de valeurs plus ou moins implicites. Ces biographies témoignent, chacune à sa manière, d'une volonté de ré-explore la guerre du point de vue britannique et de mettre en avant les zones d'ombre. Au fond, on est loin d'une glorification unilatérale de la nation britannique, tant ses élites y sont attaquées. Ironiquement, ce sont les figures les moins brillantes de cette caste, qui apparaissent les moins compromises avec le pouvoir nazi et ses satellites de cousins princiers allemands.